

L'AVARE

ACTE QUATRIÈME

Scène VII. - Harpagon.

- Harpagon - (criant au voleur dès le jardin, et venant sans chapeau.)

Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné ; on m'a coupé la gorge : on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'est-il point là ? n'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête.

(À lui-même, se prenant par le bras.)

Rends-moi mon argent, coquin... Ah ! c'est moi ! Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent ! mon pauvre argent ! mon cher ami ! on m'a privé de toi ; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie : tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait ; je n'en puis plus ; je me meurs ; je suis mort ; je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris. Euh ! que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute ma maison ; à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé ! de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons, vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences, et des bourreaux ! Je veux faire pendre tout le monde ; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

LE MALADE IMAGINAIRE

Acte I

Scène 5 - ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE

ARGAN *se met dans sa chaise.*

Oh çà, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela ? Vous riez ? Cela est plaisant oui, ce mot de mariage ! Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah ! nature, nature ! A ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANGELIQUE Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante : la chose est donc conclue, et je vous ai promise.

ANGELIQUE C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN Ma femme, votre belle-mère, avait envie que je vous fasse religieuse, et votre petite sœur Louison aussi, et de tout temps elle a été aheurtée à cela.

TOINETTE, *tout bas.*

La bonne bête a ses raisons.

ARGAN Elle ne voulait point consentir à ce mariage ; mais je l'ai emporté, et ma parole est donnée.

ANGELIQUE Ah! mon père, que je vous suis obligée de toutes vos bontés!

TOINETTE En vérité, je vous sais bon gré de cela; et voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie.

ARGAN Je n'ai point encore vu la personne: mais on m'a dit que j'en serais content, et toi aussi.

ANGELIQUE Assurément, mon père.

ARGAN Comment! l'as-tu vu?

ANGELIQUE Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon coeur, je ne feindrai point de vous dire que le hasard nous a fait connaître il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination que, dès cette première vue, nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN Ils ne m'ont pas dit cela; mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANGELIQUE Oui, mon père.

ARGAN De belle taille.

ANGELIQUE Sans doute.

ARGAN Agréable de sa personne.

ANGELIQUE Assurément.

ARGAN De bonne physionomie.

ANGELIQUE Très bonne.

ARGAN Sage et bien né.

ANGELIQUE Tout à fait.

ARGAN Fort honnête.

ANGELIQUE Le plus honnête du monde.

ARGAN Qui parle bien latin et grec.

ANGELIQUE C'est ce que je ne sais pas.

ARGAN Et qui sera reçu médecin dans trois jours.

ANGELIQUE Lui, mon père?

ARGAN Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANGELIQUE Non, vraiment. Qui vous l'a dit, à vous?

ARGAN Monsieur Purgon.

ANGELIQUE Est-ce que monsieur Purgon le connaît?

ARGAN La belle demande! Il faut bien qu'il le connaisse puisque c'est son neveu.

ANGELIQUE Cléante, neveu de monsieur Purgon?

ARGAN Quel Cléante? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGELIQUE Eh! oui.

ARGAN Eh bien, c'est le neveu de monsieur Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, monsieur Diafoirus; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, monsieur Purgon, monsieur Fleurant et moi; et demain ce gendre prétendu doit m'être amené par son père. Qu'est-ce? Vous voilà tout ébaubie!

ANGELIQUE C'est, mon père, que je connais que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.

LA MÉDECIN MALGRÉ LUI

ACTE II

SCÈNE IV - LUCINDE, VALÈRE, GÉRONTE, LUCAS, SGANARELLE, JACQUELINE.

Sganarelle. Est-ce là la malade?

Géronte. Oui, je n'ai qu'elle de fille, et j'aurais tous les regrets du monde si elle venoit à mourir.

Sganarelle. Qu'elle s'en garde bien! il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

Géronte. Allons, un siège.

Sganarelle. Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante, et je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderoit assez.

Géronte. Vous l'avez fait rire, Monsieur.

Sganarelle. Tant mieux: lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. Eh bien, de quoi est-il question? qu'avez-vous? quel est le mal que vous sentez?

Lucinde, (répond par signes, en portant sa main à sa bouche, à sa tête et sous son menton.) Han, hi, hom, han.

Sganarelle. Eh! que dites-vous?

Lucinde. (continue les mêmes gestes.) Han, hi, hom, han, han, hi, hom.

Sganarelle. Quoi?

Lucinde. Han, hi, hom!

Sganarelle, (la contrefaisant) Han, hi, hom, han, ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là?

Géronte. Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusques ici on en ait pu savoir la cause; et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

Sganarelle. Et pourquoi?

Géronte. Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

Sganarelle. Et qui est ce sot-là qui ne veut pas que sa femme soit muette? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie! je me garderais bien de la vouloir guérir.

Géronte. Enfin, Monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

Sganarelle. Ah! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'opresse-t-il beaucoup?

Géronte. Oui, Monsieur.

Sganarelle. Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs?

Géronte. Fort grandes.

Sganarelle. C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous savez?

Géronte. Oui.

Sganarelle. Copieusement?

Géronte. Je n'entends rien à cela.

Sganarelle. La matière est-elle louable?

Géronte. Je ne me connois pas à ces choses.

Sganarelle, (se tournant vers la malade.) Donnez-moi votre bras. Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

Géronte. Eh! oui, Monsieur, c'est là son mal; vous l'avez trouvé tout du premier coup.

Sganarelle. Ah! ah!

Jacqueline. Voyez comme il a deviné sa maladie!

Sganarelle. Nous autres grands médecins, nous connoissons d'abord les choses. Un ignorant auroit été embarrassé, et vous eût été dire: c'est ceci, c'est cela; mais, moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

Géronte. Oui; mais je voudrais bien que vous me pussiez dire d'où cela vient?

Sganarelle. Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

Géronte. Fort bien; mais la cause, s'il vous plait, qui fait qu'elle a perdu la parole?

Sganarelle. Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

Géronte. Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue?

Sganarelle. Aristote là-dessus dit... de fort belles choses.

Géronte. Je le crois.

Sganarelle. Ah! c'étoit un grand homme!

Géronte. Sans doute.

Sganarelle, (levant son bras depuis le coude.) Grand homme tout à fait, un homme qui étoit plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes; peccantes, c'est-à-dire... humeurs peccantes: d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... à... Entendez-vous le latin?

Géronte. En aucune façon..

Sganarelle, (se levant avec étonnement.) Vous n'entendez point le latin!

Géronte. Non.

Sganarelle, (en faisant diverses plaisantes postures.) Cabricias, arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo, hæc Musa, «la Muse»; bonus, bona, bonum; Deus sanctus, estne oratio latinas? Etiam, «oui.» Quare? «pourquoi?» Quia substantivo et adjectivum concordat in generi, numerum et casus.[17]

Géronte. Ah! que n'ai-je étudié!

Jacqueline. L'habile homme que velà!

Lucas. Oui, ça est si biau que je n'y entends goutte.

Sganarelle. Or, ces vapeurs dont je vous parle venant à passer du côté gauche, où est le foie, au côté droit, où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin

armyan, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec nasmus, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu cubile, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate; et parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie; et parce que lesdites vapeurs ont une certaine malignité... écoutez bien ceci, je vous conjure.

Géronte. Oui.

Sganarelle. Ont une certaine malignité qui est causée... soyez attentif, s'il vous plaît.

Géronte. Je le suis.

Sganarelle. Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... Ossabandus, nequeys, nequer, potarinum, quipsa milus. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

Jacqueline. Ah! que ça est bian dit, notte homme!

Lucas. Que n'ai-je la langue aussi bian pendue!

Géronte. On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué, c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont; que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

Sganarelle. Oui, cela étoit autrefois ainsi; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.[18]

Géronte. C'est ce que je ne savois pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

Sganarelle. Il n'y a point de mal, et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

Géronte. Assurément. Mais, Monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie?

Sganarelle. Ce que je crois qu'il faille faire?

Géronte. Oui.

Sganarelle. Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.

Géronte. Pourquoi cela, Monsieur?

Sganarelle. Parce qu'il y a dans le vin et le pain mêlés ensemble une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela?

Géronte. Cela est vrai. Ah! le grand homme! Vite, quantité de pain et de vin!

Sganarelle. Je reviendrai voir, sur le soir, en quel état elle, sera. (À la nourrice.)